

certes. Il n'a pu poser des questions sans avoir, plus ou moins consciemment, dans son esprit, des réponses prêtes. Il en a même indiqué, dans ses lettres et ses discours, quelques-unes. Mais jamais il n'a construit ses drames pour faire comprendre que « le vrai but du mariage, c'est l'enfant ». Et si, de son œuvre, on peut dégager des formules positives où se résumerait sa pensée, elles sont d'une haute généralité. Telles sont aussi les conclusions finales que M^{me} Fr. Boettcher croit pouvoir tirer des derniers drames d'Ibsen, et, par suite, de son œuvre entière : elle y voit l'affirmation que l'individu doit se soumettre à l'idéal collectif. Il est certain qu'Ibsen a parfois incliné vers cette conclusion. Mais n'était-il donc pas le grand individualiste que l'on prétend ? Il l'était, ce n'est pas contestable. Comment donc concilier son individualisme avec la part de vérité qui se trouve dans la conclusion finale de ce livre ? Et peut-on affirmer qu'Ibsen lui-même ait aperçu le moyen de cette conciliation ?

P.-G. LA CHESNAIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Inauguration du Théâtre des Champs-Élysées — Mécénat Industriel. — Le Barde madériste J. Urueta.

Le grand événement artistique et mondain de l'année (!) a été l'**inauguration du Théâtre des Champs-Élysées** pendant les deux soirées du 3ⁱ mars et du 1^{er} avril. Je ne dirai rien des représentations, pour ne pas empiéter sur le domaine de M. Maurice Boissard. Je n'ai aucune peine à ne pas parler du *Benvenuto*, auquel je n'ai rien compris (je comprends rarement les paroles chantées). Je ne dirai rien de la musique, pour ne pas empiéter sur le domaine de M. Jean Marnold ; rien de la peinture, pour ne pas empiéter sur celui de M. Gustave Kahn, et rien de l'acoustique, qui appartient au savant M. Georges Bohn. Mais la salle et les couloirs sont le domaine de la *Vie Anecdote*.

Le soir de *Benvenuto* je trouvai que la salle sentait l'ail. C'est une des odeurs que je préfère. Je pensais qu'il s'agissait d'un parfum nouveau produit d'un art futuriste des odeurs. J'étais tout simplement placé auprès de M. I....., qui est un chanteur illustre et qui nous vient du Midi.

Une sorte de scandale échappa à presque tous les spectateurs qui n'étaient pas Américains. Il y a, paraît-il, concurrence à New-York, pour les représentations d'opéra, entre M. Otto K... et M. Van.....t. La plus grande cantatrice américaine Miss A... à G...., jeune femme d'une grande beauté, a appartenu jusqu'ici à l'Opéra de M. K.... Le soir de *Benvenuto*, elle était dans une loge avec M. Van.....t. Les Américains jubilaient : la mort de Pierpont Mor-

gan, la loge des Champs-Élysées, que de nouvelles en un jour ! Et une nouvelle en Amérique est quelque chose de plus singulier et de plus particulier que partout ailleurs. Un événement quelconque, même s'il est important, ne constitue pas une nouvelle. Mais que le président des États-Unis n'ait pas salué dans la rue un de ses ministres, voilà une nouvelle. Un veau à cinq pattes, voilà une nouvelle. Une femme qui accouche de douze enfants, voilà une nouvelle. Les nouvelles, en Amérique, doivent être avant tout des événements uniques.

Dans les couloirs, l'élégant et courtois Pétrone de nos cotillons se mêlait aux Américains, dont il a récemment parcouru le pays. La presse a chanté ses succès sur tous les tons, et cependant voici l'injuste et désavantageux jugement que j'ai entendu porter sur lui par un Américain au visage énergique et puéril :

« Singulier missionnaire de l'élégance ! Il n'est pas beau, il n'est pas jeune, il n'est pas élégant. »

Pendant ce temps-là, M. Weingartner conduisait l'orchestre à la cravache. Six ministres mélomanes applaudissaient Berlioz et la façade du théâtre était éclairée d'une façon éblouissante par un puissant rayon qui tombait avec un éclat insoutenable du haut de la tour Eiffel. Mais, dans un bar à la mode, M. Forain, ayant eu l'occasion de parler du nouveau théâtre, l'avait aussitôt surnommé *le Zeppelin de l'avenue Montaigne*.

§

Les industriels et les commerçants tendent de plus en plus à remplir le rôle de mécènes et à prendre une part active dans les lettres et les arts modernes. La Société pour la fabrication des cafés sans caféine (*Kaffee-Handels-Akt. Ges. Hagen*) à Brême a pris la direction commerciale et financière de la revue littéraire *Guelden Kammer*. La direction littéraire ne change pas. La revue, comme par le passé, reste une des plus vaillantes revues d'avant-garde de l'Allemagne et ne devient pas exclusivement l'organe de publicité de la Société Kaffee-Hagen. Propriété de cette société, la « *Gueldenkammer* » a son existence financière assurée, elle peut compter sur une bonne collaboration et entrer d'emblée parmi les grandes revues. Cette association d'un grand industriel à une entreprise littéraire a été saluée par la critique allemande comme une des plus importantes innovations dans le domaine de la culture (kultur) et des lettres, comme un signe des temps et le commencement **du mécénat industriel**.

En France, il vient de se passer quelque chose d'analogue. Le poète favori de M. Henri Bataille, lors de son récent mariage, s'est vu assurer une rente de 6.000 fr. par un grand chocolatier. Le mécène